Un grand educateur : le père Grégoire Girard

Autor(en): **Loup, Robert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 8

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558595

Nutzungsbedingungen

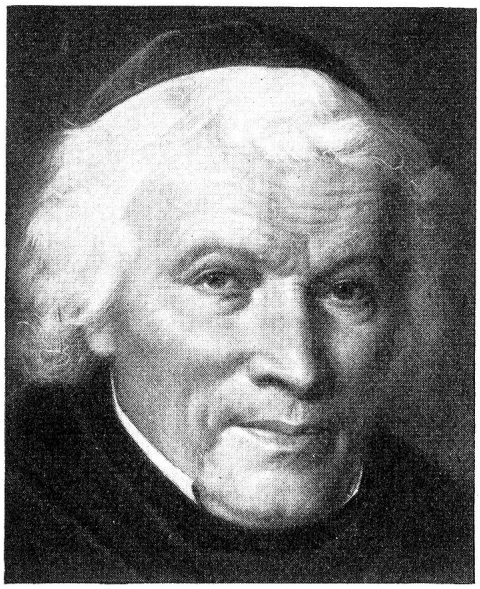
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



UN GRAND EDUCATEUR

Le Père Grégoire Girard

PAR ROBERT LOUP

Il y a cent ans mourait à Fribourg, dans sa cellule de moine cordelier, le Père Grégoire Girard, le grand pédagogue suisse. Fribourg a fêté officiellement cet anniversaire.

Un crâne petit garçon

Nous sommes aux premiers jours de mai 1781. Fribourg, humble cité patricienne de quelque 5000 habitants, se trouve en effervescence et brusquement sur pied de guerre. Les portes fermées, les canons prêts au feu, tout homme et même des collégiens armés de mousquets, cet appareil militaire amuse et déconcerte tout à la fois les gamins de la rue.

Que se passe-t-il? Les campagnards de la Gruyère surtout, et ceux de la Broye, se sont soulevés contre le Patriciat, sous les ordres de Nicolas Chenaux: ils investissent la cité.

Le jeune Jean Girard — il prendra le nom de Grégoire en religion — parcourt les rues en quête d'amusements. Né en 1765, cinquième enfant d'une famille qui en compte quinze, il est heureux d'avoir échappé, grâce à sa taille médiocre, et malgré ses seize ans, à l'enrôlement général et soudain. Pour lors, le collège des Jésuites est fermé. Vive le congé! Jean baguenaude; il rit d'un camarade qui monte la garde en lisant un bouquin, il persifle un magistrat qui, monté tout au haut de la tour de St-Nicolas, observe avec une lunette les mouvements des révoltés, tandis qu'il tient une épée nue dans sa main droite.

Mais la «fête» se termine plus tôt qu'on ne le pense. Arrivée des Bernois, massacre de Chenaux par l'un de ses compères, décapitation de son cadavre, représailles... Quant à Jean, il reprend ses études... et sa place de maître d'école au foyer.

Folie de l'éducation

Girard reçut de sa mère, non seulement la vie et le lait, mais un cœur, une âme, une intelligence dirigée toute vers l'enseignement et vers la générosité. «Ma mère, écrit-il, tenait à notre instruction, et lorsque le précepteur s'en allait en vacances, j'étais chargé d'instruire quelques-uns de mes frères et sœurs... J'ai pris pour les enfants un tendre intérêt qui me suivra dans la tombe.» Méthode mutuelle dans la famille. C'est là, auprès de sa mère, pour laquelle il eut toujours une admiration enthousiaste, qu'il commença d'acquérir son bagage d'éducateur: n'expliquer aux enfants que ce qu'ils peuvent comprendre; rompre définitivement avec ces procédés mécaniques de mémorisation qui dessèchent le cœur ou avilissent le caractère; obliger l'enfant à tirer de son propre fonds les connaissances qui lui sont utiles et l'encourager à l'étude en le poussant du simple au difficile, du concret à l'abstrait, de ce qu'il connaît à ce qu'il doit apprendre; baser tout l'enseignement sur l'étude de la langue maternelle, qui est l'instrument le plus propre à contenir et à exprimer notre pensée; enfin, illuminer le tout par la charité chrétienne et répartir les élèves par équipes sous la direction des chefs, des moniteurs.

Cette doctrine, Girard la tient de sa mère, la fille du patricien Landerset, une femme remarquable dont il disait, en se touchant le cœur: «Je l'ai là; je la salue bien souvent».

Une vie laborieuse

Le Père Girard, après ses études au collège des Jésuites de Fribourg, entra dans l'Ordre des Cordeliers. Novice à Lucerne, il fit sa philosophie à Ueberlingen, puis à Wurzbourg.

Dès ce temps-là, il connut les déchirements du cœur et les inquiétudes de l'esprit. La philo-

sophie allemande, avec ses directions divergentes: le positivisme de Wolf, l'utilitarisme de Locke, l'idéalisme de Kant (un peu plus tard), va le contraindre à des recherches si minutieuses et des mises au point si laborieuses que le découragement guette souvent le pauvre moine.

Quand il revint à Fribourg, après sept ans d'absence, il fut ordonné prêtre. Puis ce fut le grand bouleversement: l'invasion de la Suisse par les troupes de la Révolution et l'institution de la République helvétique.

Le Père Girard sait tirer parti de toutes les situations: ils ne boude pas la nouveauté, il s'efforce de la tourner au bien général. Stapfer, ministre de l'Instruction, demande un plan d'éducation. Le Père Girard fait entendre sa voix dans un rapport qui passe pour être un chef-d'œuvre du genre. Il est appelé à Lucerne pour y collaborer avec les puissants de l'heure, mais il s'aperçoit de l'inutilité de sa présence: il abandonne. Nommé curé de Berne, il y gagne la sympathie générale. En 1803, l'école étant désormais du ressort cantonal, selon l'Acte de Médiation, il est rappelé à Fribourg où il exercera, jusqu'en 1823, les fonctions de préfet des écoles.

C'est dans cette charge qu'il s'acquit une gloire très pure de parfait éducateur et de pédagogue aussi prudent qu'original. Fribourg devint un lieu de pèlerinage: Pestalozzi lui-même n'y manquera pas. Il dira: «Votre Girard réalise des miracles; avec de la boue, il fait de l'or».

Quand fut abolie la méthode mutuelle, par un gouvernement qui croyait y discerner des éléments d'indiscipline, Girard, le cœur ulcéré, préféra rendre les armes. Il se retira à Lucerne, où il enseigna la philosophie, puis revint à Fribourg pour y mourir dans la paix du Seigneur.

Enfin la clarté

Il est normal que les grands hommes aient à souffrir de l'incompréhension. Grégoire Girard n'y put échapper. La période pendant laquelle il vécut fut marquée par de ces bouleversements qui donnent soudain à l'histoire une nouvelle direction: les Révolutions de 1789 et 1848.

Esprit de charité, cœur brûlé du désir de faire connaître le beau et le bien, homme de piété, le Père Grégoire s'est toujours trouvé, malgré soi, au milieu des conflits politiques. Jamais il ne fut «homme de parti». Cependant, les uns le jugeaient trop audacieux, les autres trop réticent. Incompris toujours, il a souffert des manœuvres des uns et des autres. Et quand la guerre du Sonderbund eut ruiné sa petite patrie, il n'eut pas assez de larmes pour pleurer les malheurs que ses objurgations n'avaient pu conjurer. Précurseur de génie, il attendra notre époque pour que l'unanimité se fasse autour de sa tombe.

PROPOS EN MARGE

Pachydermes... ou philosophes?

Par Samuel Chevallier

On s'étonne souvent de l'aisance avec laquelle l'homme accepte le malheur des autres. Et de citer le fameux mot: cent mille morts, ce n'est plus que de la statistique.

J'ai entendu l'autre soir un mot qui en dit long.

Cela se passait au cinéma: nous assistions à la projection du film «Ce siècle a cinquante ans». C'était l'entracte.

Nous avions déjà vu pas mal de choses, et notamment des images de la guerre 1914-1918. On nous avait montré les bouleversements apportés par la technique dans la vie contemporaine... bref, nous en étions à nous demander s'il était vraiment possible que nous ayons assisté à tout cela.

Or, à côté de moi, dans le hall, une ravissante jeunesse examinait l'affiche. Puis brusquement, désignant du doigt une ligne du texte, elle déclara, visiblement enchantée: «Tu vois, ça va devenir intéressant: il y aura Cerdan!»

Bouffre! Avec quelle désinvolture l'enfant blonde ne venait-elle pas de remettre les choses à leur vraie place!

...Et cela m'a rappelé une histoire qu'on m'avait contée, mais que je n'avais pas crue vraie.

Elle se situe en 1914, pendant la bataille de la Marne. Et deux demoiselles sortent du cinéma. Elles avaient vu «Les trois mousquetaires».

Or l'une d'elle, s'étant secouée de son plaisir, s'exclame: «Voilà un temps où on aurait voulu vivre. Il se passait quelque chose, au moins...»

Tel que.

Aujourd'hui, je crois que l'anectode est vraie, puisque j'ai assisté à son exact pendant.

Au premier abord, on est tenté de s'indigner. Curieux filtre qu'une cervelle d'oiseau qui laisse passer tout un siècle pour ne retenir qu'un boxeur!

Et puis on se demande si la personne n'a pas prononcé le vrai mot historique de la soirée, celui qui explique qu'après ce qu'il a vu et vécu le quinquagénaire moyen soit toujours là, bien posé sur ses jambes, et tracassé par son prochain week-end bien plus que par les perspectives atomiques!...

Eh! oui, s'ils n'avaient pas cette fantastique réserve d'indifférence, les hommes de notre temps seraient mûrs pour le cabanon. Alors il ne faut pas trop leur en vouloir quand on les trouve, ici et là, quelque peu lents à s'émouvoir...